ARLEQUIN
RÉFORMATEUR
DANS LA CUISINE
DES MOINES,

Ou plan pour réprimer la gloutonnerie Monacale, au profit de la Nation épuisée par les brigandages de harpies financieres.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR DE BRIENNE,

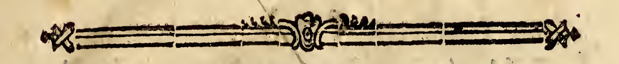
EX-PRINCIPAL MINISTRE.

PAR l'Auteur de la Lanterne Magique de la France.

Imprimé à Rome.

Avec permission & privilége du Pape.

1789.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR DE BRIENNE,

EX-PRINCIPAL MINISTRE.

MONSEIGNEUR,

Permettez qu'Arlequin ait le bonheur de metrre au jour, ſous vos auſpices, cet Ouvrage patriotique. Il ſuffira que le goût infaillible de Votre Excellence daigne y donner ſon approbation, pour que

ce foible écrit, dicté par l'amour du bien, ait un heureux succès dans le Public. Tous les honnêtes gens de la Cour, de Paris, de la Province, connoissent, il y a long-temps, les vastes & sublimes projets que votre génie bienfaisant avoit conçus dans le silence du cabinet pour l'heureuse destruction, ou, pour le moins, la réforme partielle de la nation monacale. Ils regrettent avec la douleur la plus amere, moi-même j'en ai pleuré, Monseigneur, ils regrettent que la cabale de vos ennemis ait eu l'audace de vous faire culbuter de votre trône ministériel. Certes, si vous eussiez resté un peu plus long-temps, le précepte françois auroit goûté la douce satisfaction de voir la France purgée d'un tas de François qui s'engraissent tout à leur aise aux dépens des autres. Aussi, aujourd'hui, Mon-

ſeigneur, les François ſont-ils dans la plus grande déſolation de ne plus vous avoir pour Miniſtre. A la premiere nouvelle de votre affreuſe diſgrace, pendant que tout le monde s'affligeoit, les imbécilles de Pariſiens ſe mettoient à rire; les Badauts! Ils ne peuvent s'empêcher de rire, quand ils voyent tomber quelqu'un. Mais, Monſeigneur, heureuſement que Votre Excellence a un courage à toute épreuve. Et que ſi, (je ne le dis qu'à vous ſeul) & ſi elle a éprouvé un peu de déſagrément de ne plus avoir en mains les rênes du Gouvernement, elle a eu du moins la conſolation de ne pas ſe retirer la beſace vide, grace à de bons bénéfices, dont ſa prévoyance a eu ſoin de ſe pourvoir pour ſon départ : ce qui prouve, Monſeigneur, que vous aviez l'eſprit à tout, & qui met le

comble à vos talens, dont je ne cesserai d'être un ardent Admirateur.

Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect.

Votre très-humble, très-soumis, très-affectionné, ARLEQUIN, natif de Bergame.

AVANT-PROPOS,

OU

AVIS CHARITABLE AUX MOINES.

DANS un moment où les Chefs respectables de la Nation épuisent tous les moyens que peu ſuggérer le génie fiſcal pour avoir de l'argent (car en France on l'aime diablement); j'ai cru que le meilleur parti pour en trouver, étoit d'aller trouver vos coffres forts. Comme ordinairement vous faites un fort bon accueil à ceux qui viennent vous viſiter pour partager avec vous les délices de vos tables copieuſement & finement fournies, j'eſpere, Meſſieurs les Moines, qu'à quelques clameurs près, expreſſion d'une

douleur légitime, vous ferez le petit sacrifice que la néceſſité exige de vous. D'ailleurs, quoiqu'en diſent les mauvais plaiſans, vous êtes de ſi braves gens ! Vous en avez donné tant de fois des marques depuis que vous exiſtez, que je croirois ſincérement vous manquer profondément, ſi j'avois le moindre ſoupçon d'un refus de votre part. Ainſi, je ſuis moralement perſuadé que, quoique vous ſoyez accoutumés à faire bonne chere, vous vous rendrez à mes raiſons; d'abord, vous crierez, cela eſt naturel, puis vous gémirez, & puis enſuite, par le moyen de la grace du Saint-Eſprit, vous parviendrez à faire une vigoureuſe réſiſtance aux offres du Diable. Juſtement vous approchez du Saint Temps de Pâque; quelle plus belle oc-

casion pour manifester votre amour pour la Patrie ! Vous n'ignorez pas, sans doute, puisque vous êtes les Membres sacrés de l'Eglise, que votre divin Maître donna lui-même, en personne, l'exemple de la sobriété, & même du jeûne : car, il jeûna, comme vous devez l'avoir appris dans le Nouveau Testament, que vous lisez souvent, quarante jours & quarante nuits dans le désert. Eh bien, Messieurs les Moines, ayez donc le courage de résister aux desirs séduisans de la bonne chere. Sacrifiez-en le produit à faire du bien. Et, en récompense, vous mangerez tout à votre aise dans le Paradis. Car j'ai lu dans un fort bon livre, approuvé de la Sorbonne, que l'on y faisoit une chere succulente. Ainsi, vous voyez bien qu'au lieu d'y perdre, vous

goûterez la délicieuse satisfaction de ripailler avec les Anges, les Saints & vos Fondateurs.

ARLEQUIN
RÉFORMATEUR
DANS LA CUISINE
DES MOINES.

DANS le siecle où nous sommes, je veux dire dans un temps où la manie philosophique d'être pieusement fainéant, & de s'engraisser voluptueusement aux dépens des autres, est devenue une maladie épidémique dans les différentes classes de la société, il faut avoir un courage comme le mien, pour oser porter la hache de la réforme sur la cuisine d'un Corps qui, depuis tant de siecles, à l'ombre d'une profonde ignorance, & d'une hypocrisie rafinée, se procure dévotement les plaisirs de la table. Certainement la hardiesse d'une pareille conduite va m'exposer tout-à-coup à toutes les malédictions des ruches monacales; mais, semblable à M. Duval d'Esprémesnil, Hercule du premier Sénat de la France, & dont les

véhémentes remontrances, brûlantes du feu patriotique, ont donné l'impulsion à mon courage, j'oserai braver leur couroux & leur haine. Et je croirai avoir philosophiquement rempli ma tâche de bon Citoyen, si, tant soit peu, j'ai pu mettre un frein à leur insatiable gloutonnerie, & les forcer à appliquer le produit de leur économie sur la mangeaille journaliere, à relever ma Nation qui, depuis si long-temps, se trouve aux abois.

En ce moment, ou enflammé du bien Public, je sacrifie mes veilles & mon loisir à tracer hardiment à mes Concitoyens flottant entre les horreurs de la crainte & du désespoir, qu'on me pardonne cette heureuse expression, j'aime extrêmement le style de l'Académie, ou académique, à leur tracer hardiment un plan qui, par son utilité générale, doit redonner de la vigueur au corps politique ; il me semble entendre des couvens des quatre coins de la France, les plaintes ameres, les cris aigus, & les lugubres lamentations de leurs membres contre mon génie réformateur. Je suis bien persuadé que si j'avois eu le malheur de mettre au jour un pareil écrit dans de certains pays où les Moines aiment à se chauffer tout en brûlant charitablement les vivans, quand les vivans ont le mal-

heur de n'être pas des imbécilles comme eux; je ſuis bien perſuadé que le monachiſme eſpagnol auroit trouvé dans cet ouvrage profond, même philoſophique, de quoi me faire rôtir dans un ſuperbe auto-da-fé. « Ainſi, M. Arlequin, » remerciez donc bien la ſainte Providence, » de ce que ſa ſageſſe infinie a bien voulu vous » permettre de naître chez un Peuple charmant, » où la complaiſance miniſtérielle vous accorde » de produire vos vues de réforme, ſans crainte » d'aller ſur un bûcher enflammé faire les dé« lices des Moines & des Dévotes de Paris »!

Quelle circonſtance plus heureuſe, plus favorable pour opérer une réforme dans la cuiſine, l'office & la cave de ce Corps monacal que celle actuelle, où le Roi, où la Reine, où Monſeigneur le Comte de Provence, où Monſeigneur le Comte d'Artois, & Meſdames ſe ſont fait un plaiſir de chaſſer loin de leur Palais un tas de gens qui, ſous prétexte qu'ils étoient fort utiles, dévoroient paiſiblement, & ſans rien faire, la ſubſtance du Peuple. Les ſinges de la Cour, je veux dire les courtiſans, quoique cette réforme leur fît grand mal au cœur, ont cependant élevé juſqu'aux nues ces changemens. Et dès le lendemain une partie a voulu faire comme le prince & ſes freres.

Monſieur le Marquis D * *, en bon courtiſan, voulant imiter la Cour, & donner une preuve de ſon zele, fit chez lui une réforme, & voici ce qu'il fit : Il y avoit chez lui dix grands laquais, trois excellens cuiſiniers & un Auteur de beaucoup de mérite, que ſa vanité avoit pris ſous ſa protection. Aux heures du dîner, M. le Marquis le faiſoit deſcendre de ſon grenier pour lui donner de l'encens, & en même-temps faire de l'eſprit : & il rempliſſoit l'un & l'autre rôle fort gauchement. Comme l'encens qu'il donnoit, tant bien que mal, ne ſentoit pas auſſi bon que les ragoûts que lui faiſoient ſes cuiſiniers, M. le Marquis jugea à propos de faire congédier un pareil individu, qui, ſelon lui, n'étoit propre à rien, & coûtoit plus qu'il ne valoit ; & ſans d'autre forme d'examen, on le pria fort poliment d'aller chercher un gîte ailleurs. Depuis ce temps-là, M. le Marquis prêche par-tout où il va, l'eſprit de la réforme.

Madame la Marquiſe de F * * avoit trois chats angola, deux épagneuls ; chacun de ces animaux coûtoit, pour le moins, par jour 20 ſous, avoit de plus quatre femmes très-jeunes & jolies, & un petit orphelin qu'elle avoit pris chez elle dans un tranſport de commiſération. Madame la

Marquiſe eſt une zelée patriote : & un jour qu'elle étoit profondément abſorbée dans des réflexions politiques, à l'occaſion d'un livre de Plan d'Adminiſtration des Finances qu'elle parcouroit, elle réfléchit que ſi elle renvoyoit le petit malheureux elle auroit de profit au bout de l'année la dépenſe que lui coûtoit annuellement ſa nourriture & ſon habillement ; & que cela feroit autant de gagné pour les chapeaux nouveaux qu'elle doit acheter pour le printemps. Après un pathétique ſermon, que ſa tendreſſe cordiale lui fit ſur la dureté du temps, Madame la Marquiſe le fit mettre aux enfans-trouvés. Je pourrois citer une foule de beaux traits pareils à ceux-ci, qui prouveroient évidemment avec quel zele Paris & la Province ſe ſont livrés à la réforme : mais je veux revenir à mon but principal.

Meſſieurs les Moines n'ignorent point ſans doute combien nos finances ſont dans un mauvais état ; que depuis très-long-temps il n'y a rien que le génie fiſcal n'invente pour trouver de l'argent. Et, en effet, les porte-feuilles de nos financiers ſont remplis de magnifiques projets pour en avoir : de ſorte que ce ne ſont plus les moyens qui manquent ; c'eſt la volonté de ceux qui payent. Mais comme ceux qui payent

ſont las de payer, on eſt aujourd'hui à trouver d'autres expédiens. Moi ; quoique je ſois Arlequin, qui veux être utile, puiſque n'étant pas Moine, je n'ai point fait vœu d'être à charge à mes Concitoyens ; moi, dans le moment actuel, je ne trouve pas de meilleur parti pour avoir de ce qui ſe compte que de tomber ſur les finances des Moines ; les comperes ont furieuſement de l'argent! Qu'en font-ils donc ? Ils l'employent à trois choſes ; 1°. à ſatisfaire leur avarice ſordide ; 2°. à nourrir leur inſatiable gloutonnerie ; 3°. à entretenir leurs amours. Les Prieurs, Sous-Prieurs, Gardiens, Procureurs, enfin tous, qui ont entre leurs mains le temporel, ou qui peuvent s'en procurer une partie par leurs poſtes, ſont ceux qui peuvent, avec de l'argent du couvent, s'enivrer des carreſſes voluptueuſes de certaines donzelles au cœur très-humain, & vivre dans une éternelle orgie. Tout cela ſecrettement, car au couvent on aime à ſauver les apparences. Les autres, qui ſont de ſimples Moines, & que le haſard n'a pas aſſez protégés pour faire parvenir aux places lucratives, ſont forcés, ſi leur bourſe ne leur offre pas des reſſources pour s'amuſer, ou s'ils ne ſont pas porteurs d'une belle figure, de ſe livrer tout bonnement

aux

aux plaiſirs ſolitaires de M. Onan, & aux délices journalieres de la mangeaille ! & la mangeaille chez les Moines abſorbe la plus grande partie de leurs revenus. La dépenſe de la cuiſine d'un Fermier général eſt une bagatelle en comparaiſon de celle d'un Prieur ou d'un Général d'Ordre. Je me ſouviens qu'un jour, paſſant auprès d'un couvent de Bernardins, je reſpirai un air délicieux, qui paroiſſoit provenir de leur cuiſine. Attiré par cette vapeur agréable, ma curioſité me porta jusqu'à la porte. Bon Dieu ! je reſtai un inſtant ébahi à la vue des mets ſucculens, dont l'odeur délectable enivroit mes ſens. Je ne comptois les poulardes, les cailles, les pigeons, les lievres, les perdrix, &c. que par centaines. Il y auroit eu de quoi nourrir un régiment entier. Je demandai en l'honneur de quel Saint on faiſoit tant d'apprets. On me dit que c'étoit aujourd'hui la fête de M. le Prieur, & que pour y bien procéder, on alloit ripailler. Un inſtant après, je me tapis dans un coin de l'office, & après avoir admiré les ſucreries, pâtiſſeries, crêmes, vins de liqueurs & ratafiats, qui alloient chatouiller voluptueuſement les eſtomacs gloutons des enfans de Saint Bernard, je conſidérai de tous mes yeux comment les Novices &

les Moines alloient se tirer d'affaire. D'après les mouvemens sans relâche des muscles de leurs visages, & du bruit continuel de leurs dents, sans cesse occupées à engloutir les mets dans leurs ventres, oui, je soutiens qu'il n'y a point de mâchoire mieux montée, mieux organisée pour dévorer, casser, disséquer, broyer les alimens, que celle d'un Bernardin. Non pas que je veuille ôter en rien du mérite des autres Moines : sans doute, j'aime à leur rendre justice en tout point, & je connois trop leurs talens pour la mangeaille & la f. . . . . . . pour leur refuser mon approbation; mais, sans contredit, le Bernardin les surpasse tous à bien manger.

A parler politiquement, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que les Moines s'engraissent, & cependant leur unique but est de le faire. Otez le plaisir de la mangeaille dans un couvent, vous ôtez la plus grande volupté du corps monacal. Aussi quand les Novices sont dans leur temps d'épreuve, ils ne résisteroient pas à l'ennui mortel de marmotter du latin, s'ils n'étoient pas encouragés par l'espoir consolateur d'un excellent repas. Au bout de quelque temps, ces jeunes Moines ont des mines, parlons monacalement, ont des faces rubicondes qui attestent

en caracteres vivans leur dévote activité à ne pas se laisser mourir de soif, & des ventres dont la vaste grosseur prouve qu'ils ont bien soin de les nourrir.

Mais, je le dirai, c'est que la France se passeroit fort bien de pareils pourceaux qu'en style vulgaire, le peuple appelle les cochons du bon Dieu. Et que puisque le but de leurs Fondateurs est qu'à force de jeûnes, d'abstinences, de mortifications & de prieres, ils aillent en ligne directe dans la demeure des Saints, ils devroient au moins un peu s'y conformer. La moitié de l'argent d'un couvent est employée à fournir de la mangeaille aux bouches monacales. Ainsi, si le produit d'une des maisons de leur Ordre est de cent mille livres, il y en a cinquante applicables aux plaisirs de l'estomac, trente aux amours de MM. les Prieurs, Sous-Prieurs, Procureurs &c., & vingt qui dorment dans les coffre-forts.

Comme il n'est pas possible de chasser de la France ces frélons bien dotés pour ne rien faire, & qui depuis tant de siecles en occupent la surface, on devroit, pour agir en bon Citoyen, sinon les prier, du moins les forcer de contribuer aux besoins de la Nation. Et puisqu'il est impossible à un bon Prieur, & à ses Coad-

juteurs de se passer de Maîtresses, on pourroit leur laisser l'argent nécessaire pour entretenir leurs amours : car si, d'un côté, ils dépensent, de l'autre ils peuplent, & , comme l'a dit un grand écrivain de la secte économique, *la population fait la richesse d'un Etat.* Ainsi, plus que jamais, vive les Prieurs, Sous-Prieurs & Procureurs de couvens! Mais aussi, en leur accordant tant d'avantages sur les autres, on devroit les forcer d'être moins voluptueux dans leur manger. Et ainsi y mettant moins de rafinement & de luxe, ils pourroient moins dépenser, & appliquer le produit de leur économie à soulager la Nation. Quand je devrois mentir impudemment, je me ferois un plaisir, par reconnoissance, de dire du bien des Moines; car quoiqu'ils soient d'une fainéantise à charge au Peuple, je dirois qu'ils s'occupent journellement à dire des prieres, & que sans ces prieres nous serions un jour la proie du Diable; quoiqu'ils soient portés d'inclination à faire porter à MM. les maris des bonnets à la Moïse, je dirois que c'est l'envie qui met encore les armes de la calomnie pour perdre de réputation des gens dont l'extérieur modeste, & nullement hypocrite, est le garant de la pureté de leurs mœurs. Enfin, je dirois des choses, mais des choses

qui rendroient les Moines, fussent-ils plus noirs que le Diable, aussi blancs que l'est M. le Noir, par un arrêt du conseil, & par le procès qu'il vient de gagner contre le sieur de Kornmann. J'avoue qu'il faudroit hardiment mentir ; mais, en ce monde, que de gros mensonges ne fait-on pas pour avoir de l'argent & des places? mais en ce moment trêve aux plaisanteries véridiques.

Ainsi, si les Moines, au lieu de s'engraisser avec des poulardes, des perdrix, des cailles &c., ne mangeoient que de la grosse viande de boucherie & des légumes, ils ne dépenseroient que le quart de leurs revenus. Et s'ils étoient assez généreux pour faire sacrifice d'une partie du superflu de leurs biens, je ne sais de combien de millions ils enrichiroient la France ; & la France, à son tour, comme elle est devenue sobre depuis quelque temps, en appliqueroit le produit, d'abord à liquider une partie de ses dettes onéreuses, ensuite à établir des hôpitaux pour tant de malheureux qui périssent non pas faute de secours, mais de bons secours ; & enfin à mieux nourrir ses troupes qui jeûnent les trois quarts de la journée.

Ah! si jamais ces sublimes projets pouvoient se réaliser un jour, car je suis comme M. de Beaumarchais, je suis fort pour n'inventer que de belles choses, je me regarderois comme

le plus heureux des Arlequins ! Dans les tranſports de ma joie patriotique, je ferois élever à mes dépens, dans la cour des Bénédictins de Paris, une ſuperbe obéliſque qui atteſteroit à la poſtérité la plus reculée la généroſité des Moines en faveur de la Nation. Et ce ſeroit un bon Artiſte qui l'exécuteroit ; & je voudrois qu'il s'y prît ainſi pour repréſenter les objets relatifs à cette exécution.

En conſéquence de cela, je voudrois qu'aux quatre coins de cette obéliſque, qui ſeroit fort élevée, on érigeât quatre ſtatues, dont chacune d'elle repréſenteroit un Moine de différens Ordres. Par exemple, un Bénédictin, un Bernardin, un Chartreux, & un Auguſtin. Il ſeroit à déſirer que le ciſeau de l'Artiſte déployât ſur chacune d'elles ſon talent ; il donneroit à chaque Moine une figure pleine d'embonpoint, un œil animé par la joie, un gros ventre, appanage ordinaire des cordons bleus de couvens, & enfin dans tout l'enſemble de leur perſonne, l'allure de Prieur. Dans leurs bras droits, ils tiendroient une corne d'abondance, de laquelle découleroit une grande quantité d'argent, & ſur la partie extérieure de laquelle on graveroit ces mots en lettres d'or : *Produit de notre économie pour ſoulager l'infirme & celui qui ſacrifie ſa vie pour défendre la Patrie.*

A propos, j'oublie un point bien intéreſſant ; je voudrois ; pour perfectionner cet ouvrage unique en ſon genre, qu'on repréſentât au pied de chaque ſtatue, en bas reliefs, différens attributs analogues au goût dominant de chaque ordre de Moines. Ainſi, à la ſtatue du Bénédicdictin, on repréſenteroit des bouteilles de bon vin, tiré des meilleurs cantons ; ſur chacune d'elles il y auroit des étiquettes qui apprendroient le nom de l'endroit ; à celle du Bernardin, on repréſenteroit des lapins, des poulardes, des perdrix & des cailles ; à celle du Chartreux, des anguilles, des carpes, des ſaumons, des tanches & des perches ; & à celle des Auguſtins, des pâtés de différentes groſſeurs, & des pieces de viande de réſiſtance. Au milieu de l'obéliſque, j'y ferois mettre cette modeſte inſcription à l'honneur du corps monacale :

MONUMENT

érigé,

Par la reconnoiſſance publique ;

A la ſobriété & à la générosité des Moines ;

Sous les auſpices de Monſeigneur DE BRIENNE.

1789.